

surprise. Dans celle de Johnson et de Lebreton vibrerait une sorte de satisfaction.

Cependant les huit excursionnistes s'étaient avancés, le verbe haut, l'allure impertinente, vers la terrasse du café. Kerjan s'était levé. Il avait soufflé, en riant, dans l'oreille de ses compagnons :

—Doucement. Je m'éclipse. Il ne faut pas qu'il m'aperçoive, car il s'en irait. Tout à l'heure, quand ils seront attablés devant leurs consommations, je me montrerai, et vous pourrez apprécier l'effet de la tête de Méduse.

Et, ce disant, l'hôtelier s'éclipsait, laissant aux garçons le soin de servir les nouveaux arrivants.

Ceux-ci vinrent s'asseoir à l'une des tables placées en face des deux amis, qui déjà dévisageaient obstinément l'ancien magistrat.

C'était un homme de taille un peu au-dessus de la moyenne et d'une corpulence qui semblait le menacer, sous un délai assez rapproché, d'une obésité précoce. La face avait cette banalité prétentieuse et gourmée des gens qui, sans mérite personnel, ont pour eux d'être les favoris de la chance.

Une certaine astuce toutefois se lisait dans les prunelles bleuâtres et indécises, en même temps qu'une insolence fondée sur la foi au succès qui avait constamment jusqu'ici couronné les entreprises du personnage.

—Que penses-tu de cet homme, Bertrand ? — demanda à voix basse Lebreton à l'Anglais.

—Je pense, mon cher Colman, —répondit celui-ci,— que nous avons devant nous un suffisant imbécile, capable peut-être de devenir malfaisant à l'occasion, mais par impulsion d'autrui. Ce n'est là qu'un comparse dans le drame qui nous occupe, et nous devons chercher plus haut les responsabilités. Kerjan ne nous a-t-il pas dit que celui-ci avait agi par ordre ?

—Ton jugement concorde avec le mien. Oui, Kerjan a raison, cet homme n'a dû être qu'un instrument. Il me tarde de voir quelle mine il va prendre au moment où notre hôte se montrera à lui.

Tandis qu'ils échangeaient ces réflexions, les nouveaux venus, avec une gaieté bruyante, commandaient des consommations variées, qu'ils accompagnaient des réflexions du goût le plus douteux, des critiques les plus platement bêtes sur le pays, les habitants, les mœurs.

Les femmes, élégantes et jolies, babillaient à bouche que veux-tu, montrant leurs dents en des rires forcés. Et dans cet intarissable caquetage, pas un mot intelligent, pas une syllabe d'esprit ne venait faire diversion à l'intarissable inutilité de l'entretien.

—Quelle partie carrée d'imbéciles ! —prononça à demi-voix, aux oreilles des deux jeunes gens, Kerjan, qui rentrait à ce moment. —Je gage que vous vous demandiez, sans être d'accord, quel est le plus bête de la bande ? Ne cherchez pas ; c'est M. le député Lorrain. Je le connais.

Cela fut dit d'un tel ton que les deux amis éclatèrent de rire, ce qui arrêta net les papotages de la bande.

L'un des quatre hommes, un des fêtards à têtes crapuleuses, assujettit son monocle sous son sourcil gauche et en essaya l'effet sur les irrévérencieux vis-à-vis qui s'étaient permis de rire.

Mais alors, très indifférent, Bertie Johnson se leva et l'aspect du colossal Anglais suffit à éteindre toute velléité provocatrice dans les regards du groupe interloqué. Il n'eut pas, d'ailleurs, à prendre longtemps des airs de matamore.

Yves Kerjan venait de se démasquer et montrait à ses hôtes sa figure fine et railleuse.

—Bien le bonjour, M. Lorrain, dit-il, en s'avancant vers les consommateurs. —C'est beaucoup d'honneur pour moi de vous recevoir sous mon toit. Je n'aurais pas osé l'espérer.

La face insignifiante du député était brusquement devenue cramoisie. Puis, presque immédiatement, ses yeux dépourvus d'intelligence avaient pris une expression de méchanceté qui fit dire à Lebreton :

—Ma foi, Bertie a raison. Cet idiot peut devenir malfaisant. Tant pis pour lui.

En reconnaissant l'homme que jadis il avait fait

condamner à la prison pour voies de fait sur sa personne, Lorrain avait changé de couleur. Le rouge lui était monté au front tant le souvenir de sa lâcheté lui avait été pénible. Mais la mansuétude de Kerjan, son obséquiosité feinte avaient suffi pour abuser la fatuité du personnage. Tout de suite il avait cru voir dans l'attitude humble, presque servile de l'ancien greffier une marque de déférence, et rassuré contre les indiscretions possibles de l'hôtelier, il se rengorgea et daigna répondre avec une noble condescendance :

—Tiens ! M. Kerjan, vous ici, maître d'hôtel à Saint-Efflam ? Vous êtes donc rentré au pays ?

—Comme vous le voyez, M. Lorrain, —répliqua Yves en réprimant une folle envie de rire— et charmé de vous compter parmi mes clients. Est-ce que vous avez l'intention de passer la nuit ici ? J'ai précisément quatre chambres libres.

—Entendu, monsieur. Nous retenons les quatre chambres pour nous et nos femmes.

Soudain une intervention du dehors vint faire une diversion en détournant les attentions.

Une seconde voiture venait de s'arrêter devant la porte de l'hôtel et sept personnes en descendaient rapidement.

—Monsieur Kerjan, —cria du seuil une voix chaudement timbrée qui fit tressaillir Lebreton, —pouvons-nous remiser chez vous ?

Pour le coup, l'hôtelier délaissa le député et sa compagnie et s'avança à la main vers l'arrivante, qui n'était autre que Dina Ferreix.

Elle venait d'entrer, apportant la splendeur de sa beauté dans l'estaminet en plein vent, éblouissant les regards. Derrière se montrait la petite Germaine de Pengoaz et Aliette Ferreix.

La blonde après la brune apparaissait comme le jour éclatant succédant à la nuit enivrante, et c'était le splendide contraste de leur double beauté, connue de Saint-Brieuc à Brest, qui avait soulevé la soudaine rumeur des admirations confondues.

A la vue des deux jeunes filles Lebreton et l'Anglais s'étaient levés, imités d'ailleurs par tous les hommes assis sur la terrasse.

Un peu confuses de la sensation produite par leur arrivée, les deux sœurs saluèrent d'une révérence circulaire. Mais en se tournant du côté de Colman et de son compagnon, elles les reconnurent et Claudine ne put retenir une exclamation.

—Bonjour, monsieur, —fit-elle en s'avancant hardiment à la rencontre de Lebreton. —Que je suis contente de vous revoir !

Et elle lui tendit sa main gantée dans son *shake hands* tout à fait à l'anglaise.

Elle avait fait les premiers pas. Colman, quitta la table où il était assis et vint saluer Alix Ferreix. Puis, comme la mère s'approchait, elle aussi, le sourire aux lèvres, il en profita pour présenter aux trois dames son ami Bertie Johnson.

Déjà Mme Ferreix appelait à elle son mari.

—Aristide, dit-elle, je tiens à rappeler devant tous que M. Lebreton ici présent est le très aimable voyageur, qui, il y a dix jours, a bien voulu se faire notre défenseur dans cet affreux hôtel des frères Garmin à Keravilio.

M. Ferreix répondant à l'appel de sa femme, se sépara des MM. de Myriès avec lesquels il s'entretenait, et vint avec la meilleure grâce du monde remercier les deux jeunes gens de leur intervention protectrice en faveur de sa femme et de ses filles.

—Je vous suis profondément reconnaissant, monsieur, dit-il à Lebreton, de l'empressement que vous avez bien voulu mettre à accompagner Mme Ferreix et j'ai su par elle-même que votre présence lui avait été plus qu'utile. Permettez-moi d'espérer que ce petit service rendu par vous nous sera comme un titre à votre amitié.

C'était le tour de Lebreton d'être embarrassé. Il trouvait à l'ancien magistrat un air de franchise et de bonté qui ne s'accordait point avec l'idée qu'il s'en était faite lorsque Kerjan lui avait appris que M. Ferreix était procureur de la République au moment de la découverte du crime de Rosmeur. Cette constatation qu'il faisait portait un nouveau trouble dans son esprit déjà plein d'incertitudes.

—Il n'est pas possible, pensa-t-il, que l'arrêt des poursuites ait été imposé par cet homme.

Tandis qu'il s'entretenait avec le père, les deux filles, stimulées par Germaine de Pengoaz, s'étaient emparées de Bertie Johnson et ne lui taisaient point l'admiration qu'elles ressentaient pour sa force prodigieuse depuis le dramatique incident de Keravilio.

Et il faut croire que l'expression de cette admiration enthousiaste ne déplaisait point à l'insulaire, car il riait de bon cœur aux compliments que lui décernaient les charmantes créatures avec un véritable luxe d'hyperboles.

Tout à coup, Germaine, emportée par un lyrisme candide, s'écria :

—Mais vois donc, Aliette, toi qui n'aimes pas les Anglais, monsieur n'a d'anglais que le nom. Il parle le français aussi purement que nous, sans le moindre accent. —Savez-vous, monsieur, qu'il faut savoir que vous vous appelez Johnson, pour croire que vous êtes Anglais ?

Et Bertie de répondre galement :

—Voilà, ma demoiselle, que vous allez me faire regretter mon origine. Après cela, c'est peut-être vous qui avez raison. Je ne suis peut-être Anglais que par... accident—car ce nom de Johnson veut simplement dire " fils de Jean," et l'on peut être fils de Jean dans tous les pays.

Cette boutade eut un vif succès et, dès ce moment, les jeunes filles furent d'accord pour trouver que les deux amis étaient à la fois des hommes d'esprit et de courage. Quand sur le suffrage de trois femmes un homme, et deux *a fortiori*, obtiennent une pareille unanimité dans l'éloge, on peut assurer hardiment qu'ils ont conquis toutes les sympathies.

Les compliments du début échangés, on en vint à une conversation plus intime. Des questions, traduisant le mutuel intérêt qu'on se portait, furent discrètement posées.

—Vous comptez prolonger votre séjour à Saint-Efflam, monsieur ? —demanda discrètement Mme Ferreix à Lebreton.

—Nous pensons y rester une dizaine de jours, madame, sauf à y revenir après quelques excursions sur d'autres points de la côte, répondit Colman. —Et vous-même avez-vous l'intention de demeurer longtemps ici ?

—Ici, assurément, mais non à l'hôtel. Nous possédons, en effet, une propriété sur la route de Plouaret, au creux de la vallée du Pontaryar, et, pendant la saison, nous venons tous les jours prendre des bains sur la plage de Saint-Efflam.

Malgré lui, Lebreton sentit une joie profonde s'épancher en lui à l'audition de ces paroles qui lui annonçaient la permanence d'un voisinage cher à son cœur. Il n'osa pas s'avouer le sentiment étrange qu'il éprouvait pour la première fois de sa vie.

Tout au contraire, la réflexion que lui suggéra l'analyse de ce bonheur inconnu jusqu'alors ne fit qu'assombrir son front.

—Je suis ici en justicier, pensa-t-il. —Toute pensée, tout rêve, tout espoir qui tendraient à me détourner du but que je me suis fixé ne sauraient être que profane à mes yeux. La justice est implacable, surtout quand elle veut être réparatrice d'une iniquité. Elle ne doit se laisser mettre sur les yeux le bandeau d'aucun aveuglement, d'aucune connaissance. Elle doit éloigner l'amour, elle doit punir sans haine.

Et tendant sa volonté en une inexorable résolution, il se jura de n'avoir de regards que pour l'œuvre d'expiation dont il se faisait l'instrument.

—Ils ont frappé un innocent qu'ils ont fait mourir de désespoir ; ils ont protégé les coupables en les dérochant au châtimement. Quels que soient les auteurs de cette forfaiture, malheur à eux. Je les ai jugés et condamnés.

Or, comme il prononça mentalement cette sentence, Dina Ferreix passa devant lui et, derechef, l'âme qui s'imposait à elle-même sa dure mission tressaillait à la vue de la radieuse créature.

Car elle lui apparaissait miraculeusement belle, dans sa robe grise.

Et, comme elle se détournait, ses yeux noirs rencontrèrent le sombre visage de Lebreton. Il y eut